

verti qui allait chercher en belle-voisin l'ligion, vous vous êtes laissés entraîner fait; mais encore maintenant. Il fit d' nommée Catherine; elle avait reçu le baptême malgré les oppositions d'un oncle fort attaché à l'idolâtrie, et qui était capitaine de cette nation; et elle demeurait encore au milieu des idolâtres, où elle professait avec courage la religion chrétienne, déifiant avec ardeur que la Providence lui fournit les moyens de se retirer à la mission du Sauvage. Les deux sauvages chrétiens étant venus chez elle trouvèrent heureusement que son oncle était absent.

Catherine profita de cette occasion pour s'enfuir avec eux. Le capitaine ayant appris sa fuite, chargea son fusil à trois balles, et courut après les fugitifs; les deux sauvages chrétiens l'apprirent de loin; ils firent cacher Catherine dans un bois touffu, et s'arrêtèrent avec un air tranquille et assuré, comme des gens qui se reposent, des fatigues du voyage. Le capitaine étant venu à eux, leur tint quelques propos indifférents, et ensuite retourna sur ses pas, persuadé qu'il s'était trompé en croyant que Catherine les avait accompagnés. Quand il se fut retiré, Catherine sortit de sa retraite, et les trois voyageurs achevèrent tranquillement leur route, jusqu'à la Mission du Sauvage. Le père jésuite, qui dirigeait cette mission, reconnut dans Catherine une de ces âmes qui vont à Dieu de tout leur cœur; il la confia aux soins et aux instructions d'une servante chrétienne, nommée Anastasie, sous la conduite de laquelle elle fit tous les jours de nouveaux progrès dans la piété. Cependant la sœur de Catherine désirait lui faire épouser un parti avantageux; mais voyant qu'elle ne pourrait pas aisément l'y déterminer, elle s'adressa à la vertueuse Anastasie, à qui elle trouva le moyen de persuader qu'il était à propos que Catherine se marierât.

Au résultat, trop tard, fut à Catherine les plus vives instances, mais ne la trouvant pas docile, elle lui fit des reproches amers de sa résistance, et la menaça d'en porter ses plaintes au Père jésuite. Catherine la prévint; elle alla trouver le Père jésuite, à qui elle raconta les sollicitations qu'on lui avait faites, et le désir ardent qu'elle avait de ne jamais se marier et de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Le Père jésuite, après avoir examiné avec la plus mûre réflexion le projet de Catherine, lui répondit qu'elle avait raison de vouloir se consacrer à Dieu seul, et qu'il bénissait le Seigneur de lui avoir inspiré cette résolution. Catherine se retira pleine de joie; et peu de temps après, Anastasie, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, vint porter ses plaintes au Père jésuite; mais elle reçut un accueil auquel elle ne s'attendait pas. Comment! lui dit le Père, vous qui devez savoir parfaitement la re-

partie de la croix, et à l'instar par les discours du cœur; je savais vous pas que J. C. a dit que ceux qui par amour pour lui, ne se marient pas seront semblables aux anges; que ce sont eux qui dans le ciel suivent l'Agneau de Dieu partout où il va, en chantant un cantique nouveau qu'eux seuls ont le privilège de chanter? La bonne Anastasie reconnut sa faute; elle déclara au Père jésuite qu'elle avait suivi les avis qu'il lui avait donnés.

Catherine continua d'aller de vertus en vertus. Ses délices étaient de parler de Dieu. Elle désirait particulièrement deux choses: la première, était de souffrir beaucoup pour imiter Jésus-Christ crucifié; la seconde, c'était de mourir de bonne heure pour aller jouir dans le ciel de l'objet de son amour. Dieu lui accorda ce qu'elle désirait.

Elle n'avait encore que vingt-quatre ans lorsqu'elle fut attaquée d'une fièvre lente qui la conduisit au tombeau. Elle reçut les derniers sacrements avec une vivacité de sentiments qui attendrit tous ceux qui en furent témoins, et elle rendit le dernier soupir aussi tranquillement que si elle se fut endormie.

Il s'est opéré un grand nombre de guérisons miraculées sur son tombeau.

D'autres Iroquois de la Mission-du-Sauvage se distinguèrent par leur courage à souffrir les plus cruels supplices, et la mort même, pour Jésus-Christ.

Un d'entre eux, nommé Etienne, fut pris par une troupe de quatorze idolâtres, et condamné dans un lieu où d'autres idolâtres s'étaient rassemblés en foule; au bruit de son approche, la multitude, altérée de son sang, alla au devant de lui. Ils étaient armés de haches, de couteaux, de longs pieux, de massues, et la fureur étincelait dans leurs yeux.

L'un d'eux l'aborda et lui dit: Mon frère, tu es mort; mais c'est toi qui t'es perdu, en nous quittant pour les chiens que tu nommes chrétiens. Il est vrai, répondit-il, que je suis chrétien, et il est encore vrai que je fais gloire de l'être. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira: outrages et tourments, je souffrirai tout volontiers pour mon Dieu, qui a souffert infiniment plus pour moi. Il n'eut pas fini de parler, que ces furieux se précipitèrent sur lui, et lui firent mille incisions aux bras, aux cuisses, et à toutes les parties du corps, qui en un clin d'œil fut tout en sang; ils lui arrachèrent les ongles et plusieurs parties des doigts. L'un de ces forcenés lui dit ensuite: Prie ton Dieu, si tu l'oses. Oui, je le prirai, répondit Etienne; et levant ses mains liées ensemble, il fit de mieux le signe de la croix, disant les paroles accoutumées en langue iroquoise: aussitôt il lui coupèrent la moitié des doigts qui lui restaient et lui crièrent une seconde

fois: Prie encore maintenant. Il fit un nouveau signe de la croix, et à l'instant il lui arrachèrent entièrement les doigts jusqu'à la paume de la main, puis il déclarent encore de prier Dieu, en nom de mille blasphèmes. Quand il se mit en devoir de faire de nouveau le signe de la croix avec les restes sanglants de ses mains, ils lui coupèrent les poignets, et lui taillèrent le front, l'estomac, l'une et l'autre épaulles, c'est-à-dire toutes les chairs qu'il avait marquées du signe de la croix.

On le conduisit ensuite à un grand feu où l'on avait fait rougir plusieurs pierres; on lui mit ces pierres embrasées sur les endroits les plus sensibles du corps, et pendant ce temps-là, Etienne récita quelques-unes des prières convenables aux approches de la mort. L'un des plus fureux prit un tison ardent, le lui enfonce dans la bouche, et sans le laisser respirer on l'attacha à un poteau. Quand il se vit au milieu des fers rouges et des pierres éteintantes, il porta un regard tranquille sur tous les barbares, et leur tint ce discours: Mes péchés méritent beaucoup plus de peines que vous ne m'en faites éprouver, et vos jeux, quelle qu'en soit la cruauté, ne me causent que peu de douleur; mais lorsque vous me tourmentez, plus vous augmentez le bonheur qui m'est réservé dans le ciel. Ces paroles ne servirent qu'à redoubler le tourment; chacun d'eux prit des fers rouges ou des tisons ardents, qu'ils appliquèrent à chauss de ses membres. Etienne endura tout sans se plaindre et sans jeter le moindre cri. Lorsqu'il sentit ses forces défaillir totalement, il demanda un moment de répit, on le lui accorda; ramenant alors toute sa force, il fit sa dernière prière, recommanda son âme au Seigneur, et le pria de pardonner sa mort à ceux qui le tourmentaient si cruellement. Après cela, on lui fit endurer de nouveaux tourments pendant lesquels il expira en bénissant le Seigneur.

LE TRAVAIL.

Travailler, c'est savoir mourir;
L'oisiveté pèse et tourmente;
L'âme est en feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'agmente.

VOLTAIRE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abécide paient, autant que possible, une fois par semaine, pendant la durée de l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par annata, payé d'avance par moitié: la première moitié à la rentrée des classes, la seconde, au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au Bureau de l'Abécide, et les externes, chez MM. A. et G. Legat.

HUBERT GIBROIR, Gérant.